

XYZ. La revue de la nouvelle

Fleur d'ombre

Ginette Bouthillier



Number 52, Winter 1997

Étreintes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4682ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouthillier, G. (1997). Fleur d'ombre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (52), 71–75.

Fleur d'ombre

Ginette Bouthillier

C'était une belle journée de printemps, une de ces journées où la rue se remplit de chiens en laisse et de poussettes pour bébé. Sylvie était assise sur un banc du parc Lafontaine et pour la troisième fois en dix minutes, regardait l'heure à sa montre.

Que faisait-il donc ? Il savait bien pourtant qu'elle ne disposait que d'une petite demi-heure pour dîner.

Elle soupira d'aise quand enfin elle le vit arriver. Souriante, elle remarqua qu'il tenait du muguet à la main.

— Tu es en retard ! Je commençais à croire que tu avais oublié notre rendez-vous.

— Comment aurais-je pu oublier une chose aussi importante pour moi ? J'ai eu un mal fou à me concentrer cet avant-midi sur mon travail. Je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à toi.

Sylvie rougit de plaisir et de confusion. Elle aurait préféré cacher son trouble, mais elle en était bien incapable. Dommage, car elle aimait les jeux de l'innocence, les parties de cache-cache où l'on tente de découvrir les secrets de l'adversaire sans toutefois révéler les siens. Les hommes en général avaient une fâcheuse tendance à aller droit au but en dédaignant les subtilités de la stratégie amoureuse.

Mais qu'importe après tout puisqu'ils s'aimaient tous les deux. Elle regarda François droit dans les yeux. Elle se dit qu'il avait raison de brusquer un peu les choses. La vie était trop courte pour prolonger indéfiniment des frustrations même quand elles sont délicieuses.

Sans mot dire, d'un air grave, son compagnon lui tendit une tige délicate aux clochettes odorantes. En la faisant tourner

entre ses doigts fins, Sylvie la porta à ses narines pour mieux en respirer le parfum. C'est alors que sans se faire prier la fleur trop bavarde laissa échapper une ardente supplique. Autour d'eux des écureuils se chamaillaient, petits voyous malicieux des parcs citadins. À leurs pieds, des pigeons roucoulaient avec l'espoir de recevoir quelques miettes de pain à s'envoyer dans le gosier.

Comme dans une église, devant un autel fait de mauvaises herbes et de cailloux, elle lui dit oui. Oui à l'amour clandestin, aux inquiétudes nocturnes, aux coups de fil qu'on espère et surtout à une passion grassement nourrie par des rires et des larmes.

Les lèvres de François goûtaient le printemps. Les yeux fermés, complètement abandonnée à son bonheur, Sylvie prenait lentement conscience que jamais plus elle ne pourrait aimer un autre homme.

•

Les lourdes cloches de l'église se balançaient dans le brouillard et laissaient tomber sur les parapluies multicolores des notes de musique grises et nostalgiques. Derrière le corbillard, la colonne humaine s'ébranlait en direction du cimetière. La veuve, l'air très digne, marchait en tête de file. Elle portait un tailleur noir très élégant et, le petit mouchoir de papier à la main, tamponnait ses beaux yeux verts noyés de larmes. Des parents et des amis vêtus de leurs plus beaux habits, les cheveux raidis par l'application généreuse de fixatifs, la suivaient. Près de la fosse creusée la veille, les gens ralentissaient et regardaient craintivement cette grande bouche terreuse qui bientôt allait avaler l'un des leurs. Les toussotements nerveux et les bruits de souliers piétinant le gravier couvraient la voix monocorde du curé. Enfin, le digne représentant de l'église, après une dernière prière, s'en retourna sur ses pas. Les personnes présentes, réunies en petits groupes, quittaient les lieux en prenant bien garde de ne pas salir leurs belles chaussures dans les nombreuses flaques d'eau du terrain.

Sylvie, seule, restait auprès de la sépulture. Elle se moquait bien des regards curieux que lui lançaient les proches du défunt. Fissurée de toutes parts, elle se rompit comme un barrage sous le poids d'une rivière trop sauvage pour être retenue. Avec violence d'abord et puis avec calme ensuite, l'eau d'amertume se répandit en de stériles rigoles près de celui dont les racines terrestres avaient été à jamais coupées.

De sa bouche aux lèvres tremblantes coulaient de fiévreuses prières à l'adresse de l'homme qu'elle avait tant aimé. Cela faisait déjà plusieurs années qu'elle était devenue sa maîtresse, sa fleur de l'ombre comme il se plaisait à répéter sans cesse. Avec force, l'image d'un brin de muguet s'imposait à elle en rappel de leur passion naissante.

Du bout des doigts, elle caressait le bois mouillé du cercueil posé en équilibre au-dessus de sa future demeure. Puis, ouvrant son grand parapluie noir, elle quitta les lieux, ses talons aiguilles s'enfonçant dans le sol détrempé.

Après l'enterrement, Sylvie commença à fréquenter de façon assidue le cimetière. Elle s'asseyait près de la pierre tombale de son amant défunt, parlait et gesticulait, opinait de la tête et s'esclaffait comme si elle avait entendu une bonne blague. Plusieurs personnes qui avaient remarqué son manège commencèrent à jaser et à la pointer du doigt.

Indifférente à la malveillance humaine, Sylvie n'en continuait pas moins de dialoguer avec François. Elle avait le sentiment très vif d'être tout près de lui, de sentir sa chaleur d'homme traverser l'épaisse couverture de terre qui les séparait. Patiemment, il lui apprenait le langage des morts afin qu'ils puissent se parler et se comprendre. Pour venir à elle, il empruntait aux éléments de la nature un corps qui lui permettait de franchir la frontière de leurs deux mondes. Quand il était d'humeur taquine, il devenait vent, lui ébouriffait les cheveux et n'oubliait jamais de relever de façon impertinente sa jupe. Si certains jours il se montrait trop glacial, c'est qu'il brûlait de désir pour elle et avait très envie de la sentir frissonner sous son souffle expert.

Parfois, en nuage conquérant, il capturait l'esprit de sa bien-aimée et l'emportait sur son dos pour lui montrer de plus près le ciel et les oiseaux.

La veuve du comptable mise au courant de ce fait étrange était furieuse. Que s'était-il donc passé entre cette femme à demi folle et son mari du temps de son vivant? De nationalité française, elle avait le tempérament bouillant et n'appréciait pas du tout l'idée d'une tricherie de la part de François qu'elle avait toujours cru franc et fidèle.

Elle décida de se venger de cette rivale dont elle avait ignoré jusqu'alors l'existence. C'était peut-être une mince consolation mais elle était sûre que le moyen employé ferait mal. Les intuitions d'une femme blessée trompaient rarement.

N'ayant jamais réussi à s'acclimater au Québec, elle prit ses dispositions pour retourner dans sa Normandie natale. Elle demanda aux autorités concernées la permission de faire transférer la dépouille mortelle de son mari dans un cimetière français. Le 23 décembre, elle partit pour l'Europe en emportant avec elle le corps de cet homme infidèle qui, elle l'espérait, n'appartiendrait plus jamais à une autre qu'à elle.

La veille de Noël, à la faible lueur d'un quartier de lune, Sylvie regarda avec consternation le vide laissé par le départ de François. C'était donc vrai ce qu'elle avait entendu dire. Sous le coup de l'émotion, ses jambes se dérobèrent et elle se laissa choir par terre. Couchée sur le dos, elle regarda pendant un long moment les étoiles briller dans le ciel noir. Puis silencieusement, elle fit un vœu.

Au petit matin d'un 25 décembre frileux, la neige s'était mise à tomber en gros flocons paresseux qui s'accumulaient sur les toits des maisons et les branches d'arbres. Tout le paysage se taisait, heureux de recevoir ces innombrables perles glacées.

Soudainement sorti de nulle part, un oiseau au sombre plumage traversait comme une flèche ce ciel tout blanc et venait se poser sur une des pierres tombales dans le champ des morts. Du haut de son perchoir, il contempla le corps d'une femme éten-

due par terre et recouverte de neige, Un instant plus tard, il s'envola au loin, en tenant dans son bec la chose qu'il était venu chercher.

•

Le soleil, à cette heure très matinale, chauffait agréablement les mollets de la Normande occupée à sortir de son sac de plastique des accessoires de jardinage. Elle avait l'intention de fleurir la tombe de son mari mort l'automne dernier. Sa petite pelle rouge à la main, elle évaluait le travail à faire d'un œil compétent. Tout à coup, elle fronça les sourcils. Quelque chose d'inso-
lite près du marbre avait attiré son attention. Pourtant hier, lorsqu'elle était venue ici pour se recueillir, rien ne se trouvait à cet endroit. Devant elle, balançant ses feuilles dans la brise légère et parfumant l'air de sa merveilleuse odeur, se dressait un fier petit muguet.